



3 1761 04411 7273

Verlet, Albert
Chewing-gum

PQ
2643
E53C5



ALBERT VERLY

Chewing-Gum

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE



PARIS
LIBRAIRIE THÉÂTRALE
ÉDITIONS BILLAUDOT, Successeur

3, Rue de Marivaux (2^e) et 14, Rue de l'Echiquier (10^e)

Tous droits d'exécution publique et de reproduction réservés pour tous pays.
N.-B. — Toute copie à la main ou reproduction des rôles est formellement interdite par la loi et passible d'amende.

Prix : 33 francs

Prix 70.00

ABONNEZ-VOUS
à
L'Information
Théâtrale

BULLETIN MENSUEL

(10 numéros par an)

annonçant tout ce qui paraît en librairie comme :
pièces de théâtre, ouvrages sur le théâtre, la danse,
le cinéma et le cirque, ainsi que les réimpressions.

RUBRIQUES : I. - Ouvrages sur le théâtre. —
II. - Sur le cinéma. — III. - Sur la danse et le
cirque. — IV. - Pièces des grandes scènes. —
V. - Editions en préparation. — VI. - Pièces pour
théâtre amateur : a) mixtes ; b) pour hommes ou
jeunes gens seuls ; c) pour femmes ou jeunes filles
seules ; d) pour enfants. — VII. - Jeux dramatiques.
— VIII. - Ouvrages d'occasion.

ABONNEMENTS

14, Rue de l'Échiquier - PARIS-X^e

Chèques postaux : Paris 274-45

France et Colonies : 56 francs — Étranger : 66 francs



NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

CHEWING-GUM

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE

Cette pièce a été créée par « Les Compagnons des Arts » de Sierre le 25 Mai 1947, au Théâtre Montanier, à Versailles, à la représentation de gala du Concours National d'Art dramatique et lyrique de 1947.

*A mes amis, les Compagnons
des Arts de Sierre. A. V.*

ALBERT VERLY

Chewing-Gum

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE



PARIS

LIBRAIRIE THÉÂTRALE

ÉDITIONS BILLAUDOT, Successeur

3, Rue de Marivaux (2°) et 14, Rue de l'Echiquier (10°)

Tous droits d'exécution publique et de reproduction réservés pour tous pays.
N.-B. — Toute copie à la main ou reproduction des rôles est formellement
interdite par la loi et passible d'amende.

PQ
2643
E53C5

PERSONNAGES :

VIVETTE : 24 ans ; on lui en donnerait vingt. Elle a des bouderies et des emballements de grande gamine. Tout l'amuse car elle n'a pas encore le sens du danger. N'ayant pas souffert ni vu souffrir, elle est un peu égoïste.

LIL : 30 ans. Plus réfléchie. N'étant pas encore mariée, elle s'imagine que c'est à cause de son manque d'audace. Alors elle est décidée à se rattraper.

CLEMENCE : Dans la cinquantaine selon l'auteur. Mais le rôle peut être tenu par une femme plus jeune, pourvu qu'elle donne bien l'impression de ne pas avoir inventé la poudre.

GASTON : 24 ans. Mari de Vivette. Un bon garçon, mais soupe au lait. Comme il est sans envergure, il se persuade qu'il en a en déplaçant de l'air. Il a plus de bagout que d'autorité.

LE COLONEL (1) : Il s'appelle Patch et fait partie de l'armée américaine d'occupation. Il porte 45 à 50 ans. Il est plus grand que Gaston. Son uniforme est élégant. Il est jovial, sympathique ; mais sa taille et sa tenue correcte inspirent le respect. Il a du chewing-gum plein ses poches, mais il n'en mâche jamais.

PIERRE : 26 ans. Porte de grosses lunettes modernes. Le type du jeune homme pour qui les affaires comptent plus que les amourettes.

(1) Il n'est pas indispensable que l'interprète sache l'anglais, mais il faut qu'il apprenne à prononcer correctement le peu qu'il a à dire.

CHEWING-GUM

L'action se passe chez Gaston, dans une pièce qui tient de la salle à manger et du salon. C'est simple et confortable ; sans plus. Au milieu, une table assez grande. Quelques petits meubles sur lesquels on placera deux ou trois bouquets de fleurs. Près de la porte du fond, côté jardin, un petit bureau ministre avec le téléphone. La porte du fond donne à l'extérieur. Il y a encore une porte à cour, qui est celle de la chambre du colonel. Une troisième porte, côté jardin, donne dans l'autre partie de l'appartement qu'occupent Gaston et Vivette. Au lever du rideau, Vivette, assise dans un fauteuil, feuillette une revue de cinéma tandis que Gaston va et vient à grands pas, visiblement contrarié.

SCENE I

GASTON, VIVETTE, puis LE COLONEL
à deux reprises

GASTON. — Quel jour sommes-nous ?

VIVETTE. — Samedi. Tu ne te rends même plus compte que tu n'es pas allé au bureau cet après-midi ?

GASTON. — Quelle heure est-il ?

VIVETTE. — Bientôt cinq heures. (*Elle l'observe un instant par dessus son journal puis elle éclate de rire.*) Tu as l'air d'un fauve en cage !

GASTON. — Il n'y a pas de quoi rire. J'en ai assez moi, tu comprends ! Assez ! Assez ! Assez ! !

VIVETTE. — Bien, bien... j'ai compris ; ce n'est pas nécessaire de pousser des hurlements de sauvage.

GASTON. — Vivette, si demain, tu ne le mets pas à la porte, c'est moi qui m'en irai !

VIVETTE. — Je ne vois pas pourquoi je le chasserais. Il ne m'a rien fait, cet homme, qui justifie...

GASTON. — Alors, c'est moi qui le ficherais dehors !

VIVETTE. — Tu serais assez mufle pour cela.

GASTON. — Mufle, moi ? Tu vas retirer ce mot illico !

VIVETTE. — Non.

GASTON, *menaçant*. — Tu ne veux pas ?

VIVETTE. — Non, te dis-je !

GASTON. — On ne te changera pas, tu as bien toujours la même tête de mule !

VIVETTE, *piquée au vif*. — Une tête de mule, moi ? Répète un peu pour voir ? Tu vas retirer ce mot et tout de suite !

GASTON. — Non !

VIVETTE. — Tu ne veux pas ?

GASTON. — Je maintiens mule ! (*A cet instant le colonel Patch en uniforme entre au fond sans être remarqué. Il demeure souriant près de la porte et écoute, tandis que le ton monte.*)

VIVETTE. — Ah ! c'est ainsi ? Eh bien ! moi, je redis mufle ! je triple mufle ! je décuple mufle !!!

GASTON. — Prends garde, Vivette. Je te supplie de te taire, sinon, je te gifle !

VIVETTE. — Tu es bien capable de te conduire comme une brute !

GASTON. — Et toi comme une gourgandine.

VIVETTE. — Tu n'es qu'un grossier personnage !

GASTON. — J'en ai assez de tes airs de Sainte-Nilouche !

VIVETTE. — Et moi j'en ai plus qu'assez de ta vulgarité, de ton ingratitude, de tes affronts...

GASTON. — Vas-tu te taire, chipie ?

VIVETTE. — Mal embouché !

GASTON, *levant la main*. — Répète mal embouché ?

LE COLONEL. — Aoh shoking ! (*Ce disant, il s'est brusquement interposé. Il leur met à chacun une tablette de chewing-gum dans la bouche en disant chaque fois :*) Chewing-gum ! (*Gaston et Vivette se mettent machinalement à le mâcher. Le colonel sourit en disant :*) It's very good. (*Puis il va à la porte de sa chambre à cour, leur fait un salut amical et narquois de la main et dit :*) Bye, bye. (*Cela en entrant dans sa chambre. Le tout est très rapide.*)

GASTON, *dont la colère est tombée*. — Et voilà... il se conduit comme s'il était chez lui ; l'animal ! Tout ce qu'il sait faire, c'est nous fourrer son chewing-gum dans la bouche.

VIVETTE. — Ça te la ferme un moment. C'est toujours ça de gagné sur tes grossièretés.

GASTON. — En fait de grossièretés, on bat tous les records avec ce caoutchouc dans la bouche.

VIVETTE, *mâchant*. — Monsieur est délicat. En ce moment, toute l'Europe en mâche du chewing-gum.

GASTON. — Par snobisme. C'est comme une épidémie.

VIVETTE. — En fait de calamité... l'Europe ne t'a pas attendu. Le chewing-gum, c'est...

GASTON. — C'est répugnant.

VIVETTE. — Moi je ne trouve pas cela désagréable.

GASTON. — Moi j'ai ce mastic en horreur ! (*Il l'ôte de sa bouche et le jette violemment à terre.*) Pouah !

VIVETTE, *riant*. — Tu m'amuses !

GASTON. — Pourquoi ?

VIVETTE. — C'est au colonel Patch que tu en veux et tu te venges sur le chewing-gum.

GASTON, *énervé*. — Le colonel !... le colonel !... Ah oui ! parlons-en de celui-là. Il faut qu'il s'en aille, tu m'entends !

VIVETTE. — Mais pourquoi ? Il est poli, pas encombrant, discret...

GASTON. — Forcément qu'il est discret, il ne sais pas un mot de français.

VIVETTE. — Et puis, il ne nous gêne pas puisque personne n'occupait sa chambre. Il ne nous coûte rien, au contraire : il m'apporte des fleurs, des petits cadeaux... c'est un gentleman.

GASTON. — Tu ne veux pas comprendre.

VIVETTE. — Qu'est-ce que tu insinues ?

GASTON. — Voyons, Vivette, ne te fais pas plus gourde que tu n'es. De quoi ai-je l'air, moi, en tolérant cet Américain dans notre appartement ? Hein, peux-tu me répondre ?

VIVETTE. — De quelqu'un qui connaît les lois de l'hospitalité.

GASTON. — Les lois de l'hospitalité ? Je les connais mieux que quiconque, mais il y a des limites à tout.

VIVETTE. — La vérité, c'est que tu es jaloux.

GASTON. — On le serait à moins.

VIVETTE. — Tu sais très bien que ma conduite est irréprochable.

GASTON. — Comment le saurais-je ? Je suis toute la journée au bureau.

VIVETTE. — Merci pour la confiance que tu me témoignes.

GASTON. — Inutile de te vexer. J'ai décidé qu'il s'en irait : il s'en ira !

VIVETTE, *vivement*. — C'est bien, c'est bien ! Chasse-le et il ira raconter aux Etats-Unis comment on reçoit les soldats américains chez nous... ils seront édifiés.

GASTON. — Mais nom d'une pipe ! Il devrait comprendre qu'en s'incrustant ici, il te compromet ! Il devrait comprendre qu'il me ridiculise et s'en aller de son propre chef !

VIVETTE. — Alors explique-lui tes raisons.

GASTON, (*bourru.*) — Comme c'est facile... je ne sais pas un mot d'anglais.

VIVETTE. — Prends des leçons.

GASTON. — C'est malin. (*Un temps.*) Tu as beau jouer l'indifférence. Je sais que tu désires sa présence. Mais je ne suis pas dupe.

VIVETTE. — Tu es bête. Ce n'est pourtant pas moi qui l'ai inventé.

GASTON. — J'en conviens : c'est moi ! Mais j'avais trop bu... D'ailleurs il y a deux semaines de cela.

VIVETTE. — Onze jours.

GASTON. — Tu les comptes ? Soit : il y a onze jours je l'avais invité pour la nuit... parce que lui aussi avait trop bu... Rappelle-toi, Pierre était avec nous ; c'est lui qui faisait l'interprète.

VIVETTE. — Ils se sont peut-être mal compris.

GASTON. — Tu veux rire. Pierre sait très bien l'anglais. Non, non, ça n'est pas difficile à comprendre : s'il est encore ici, c'est parce que tu lui plais. Et comme tu n'es pas indifférente à ses avances, il insistera jusqu'à ce que tu cèdes.

VIVETTE. — Tu as de l'imagination.

GASTON. — Allons Vivette, reconnais loyalement que j'ai raison. Tout cela est tellement apparent. Tu n'es pas assez sotte pour ne pas saisir sa stratégie?...

VIVETTE, (*pouffant*). — Sa stratégie!...

GASTON. — Ou sa tactique si tu préfères. Elle est claire sa tactique, elle est transparente. Souviens-toi comment les choses se sont passées : nous le remarquons en bas, devant notre porte... il te regarde d'une façon bizarre, presque indécente, hésite et nous suit...

VIVETTE. — Qu'en sais-tu ?

GASTON. — Ce n'est pas par hasard qu'il s'est trouvé ensuite au dancing, à la table à côté de la nôtre. Je continue : il t'invite à danser, Pierre arrive. Ils échangent quelques propos... et nous fraternisons ; on boit toute la soirée... au moment de rentrer, il ne se souvient plus de l'adresse de son hôtel. Alors, je l'invite..

VIVETTE. — Parce qu'il avait réglé toute l'addition. Et quelle addition !

GASTON. — Il avait bien bu sa part. Nous finissons la soirée ici et... il s'endort à côté dans un de mes pyjamas. Or, il y a dix jours de cela et il est encore là...

VIVETTE. — Non, je l'ai donné à la blanchisseuse.

GASTON. — Qui ?

VIVETTE. — Ton pyjama.

GASTON. — Il s'agit bien de mon pyjama ! C'est du colonel que je parle. C'est lui qui ne démarre plus d'ici.

VIVETTE. — Il a dit à Pierre qu'il avait perdu l'adresse de son hôtel.

GASTON. — Plaisante maintenant. Il a bien su la retrouver cette adresse, le lendemain, puisqu'il a fait apporter ses bagages.

VIVETTE. — Il faut croire qu'il se plaît chez nous.

GASTON. — Beaucoup trop. Mais à moi, il me déplaît qu'il s'y plaise, tu m'entends. Je sens déjà entre vous toutes sortes de complicités, de choses troubles...

VIVETTE. — C'est toi qui les inventes ces choses troubles. D'ailleurs, on ne le voit pas de toute la journée. Il mange dehors, et le soir tu es là.

GASTON. — Oui, mais le matin, je m'en vais avant lui... Et nous n'avons qu'une chambre de bain... Ce n'est pas difficile d'imaginer comment des frôlements peuvent se produire, comment des...

VIVETTE. — Gaston, tais-toi, tu m'insultes !

GASTON. — Non, je ne t'insulte pas. Mais je sais comment sont les femmes. Et tu ne me feras jamais croire qu'il reste ici pour mes beaux yeux. Son objectif, c'est toi. Tout lui sera bon pour y parvenir.

VIVETTE. — La jalousie te fait dire des monstruosité. Il est très courtois, très correct. A moi, il ne m'inspire que de la sympathie.

GASTON. — De l'amour, ose dire le mot.

VIVETTE. — Tu es fou. Il a au moins vingt ans de plus que moi !

GASTON. — Qu'importe, je sais ce que je dis. Et lui ne se cache pas pour le regarder goulument. Tiens, le premier soir déjà, il t'a embrassée.

VIVETTE. — Toi aussi il t'a embrassé. De quoi te plains-tu ?

GASTON. — Oui... sur le front, pour rire.

VIVETTE. — Et moi, sur la joue pour s'amuser... C'était sous l'effet de l'alcool.

GASTON. — Ou du désir.

VIVETTE. — Il faut toujours que tu exagères.

GASTON. — Non, je vois juste. D'ailleurs, si ses intentions étaient pures, il n'aurait pas payé le loyer.

VIVETTE. — Quel loyer ?

GASTON. — Le loyer de l'appartement.

VIVETTE. — Notre loyer ?

GASTON. — Oui. Quand j'ai passé à la gérance pour m'acquitter, on m'a répondu que je ne devais rien, que le loyer était payé d'avance pour trois mois par le colonel Patch. C'est gai !

VIVETTE. — Tu trouves que c'est triste ?

GASTON. — Pas triste, dégoûtant.

VIVETTE. — C'est magnifique !

GASTON. — Ah ! tu crois ? Mais réfléchis un peu : cela montre qu'il entend rester trois mois chez nous, qu'il prétend acheter tes faveurs... ou ma complicité... ou les deux ensemble.

VIVETTE. — Mon pauvre ami tu t'égares. C'est tout simplement une façon élégante de nous remercier pour les petits dérangements qu'il occasionne.

GASTON. — Quelle naïveté ! Drôle de façon élégante : c'est ainsi qu'on s'y prend quand on a affaire à une poule et à un gigolo — pour ne pas dire pirate.

VIVETTE. — Gaston, tais-toi !

GASTON. — C'est ainsi. D'ailleurs, tu n'as rien fait pour le décourager, au contraire.

VIVETTE. — Je suis polie avec lui. C'est tout. Cela n'a rien d'immoral, je suppose ?

GASTON. — Oui... une politesse enveloppante. Je connais ça.

VIVETTE. — Et quoi encore ? On ne peut pas se faire comprendre avec toi. Tu vois du mal partout.

GASTON. — Oses-tu nier que hier soir encore, il t'a embrassée ?

VIVETTE. — Hier soir ?

GASTON. — Parfaitement, hier soir. Il t'a baragouiné quelques mots d'anglais et tu as répondu : yes.

VIVETTE. — C'est tout ce que je sais d'anglais.

GASTON. — Tu mens. Il t'a sûrement demandé s'il osait t'embrasser devant moi ; et ravie, madame a dit : yes.

VIVETTE. — Soit. J'ai dit : yes.

GASTON. — Tu as dit yes. Pourquoi ?

VIVETTE. — J'ai dit yes pour répondre quelque chose... Mais je n'ai pas compris ce qu'il voulait.

GASTON. — Me prends-tu pour un imbécile ? Il y a longtemps que je te soupçonne de savoir l'anglais.

VIVETTE. — Serait-ce un crime ?

GASTON. — Non. Mais c'en est un de me le cacher.

VIVETTE. — Rassure-toi je n'y entends rien.

GASTON. — Menteuse !

VIVETTE. — Je te répète que je ne sais pas l'anglais. Je le regrette d'ailleurs.

GASTON. — Je sais que tu sais l'anglais.

VIVETTE, (*ferme.*) — Je ne sais pas l'anglais !

GASTON. — En tout cas, tu le comprends.

VIVETTE. — Non te dis-je !

GASTON. — Si ! j'en suis certain ! (*Dès cet instant le ton de la dispute monte jusqu'à l'intervention du colonel.*)

VIVETTE. — Ce n'est pas vrai.

GASTON. — Yes. Et « yes » alors ? Ce n'est pas de l'anglais peut-être ?

VIVETTE, *excédée.* — Non, c'est du chinois ! Crétin, va ! (*A ce moment, sans être vu, le colonel Patch entre, venant de sa chambre ; il reste sur le seuil et écoute, souriant. Le dialogue s'accélère, tandis que Patch tourne la tête à gauche et à droite, comme pour suivre une balle de tennis.*)

GASTON. — Crétin ? Pas tant que toi, petite gourde !

VIVETTE. — Malappris !

GASTON. — Tu n'es qu'une bécasse !

VIVETTE. — Et toi qu'un âne !

GASTON. — Une pécore !

VIVETTE. — Un serin !

GASTON. — Une dinde !

VIVETTE. — Un paltroquet !

GASTON. — Une buse !

VIVETTE. — Un emplâtre !

GASTON. — Vas-tu te taire à la fin !

VIVETTE. — Non, je ne me tairai pas !

GASTON, *levant la main.* — Ah ! tu ne veux pas te taire ?...

LE COLONEL, *intervenant vivement.* — Aoh no !... (*Il s'est avancé et lui a brusquement introduit un morceau de chewing-gum dans la bouche en répétant :*) Aoh no, Gaston. Chewing-gum ? (*Cela doit être fait avec un mélange de bonne grâce et d'autorité qui laisse Gaston sans réaction, sinon qu'il se met à mâcher rageusement en poussant deux ou trois sons inintelligibles.*)

VIVETTE, *encore dans le mouvement de colère.* — Tu devrais avoir honte de te conduire ainsi devant notre hôte ! Tu devrais...

LE COLONEL, *même jeu avec Vivette.* — Aoh non, little lady !... Chewing-gum ? (*Puis, gentiment, après lui en avoir aussi placé un morceau dans la bouche.*) Can I kiss you again ?...

VIVETTE, *qui s'est mise à mâcher aussi fait signe qu'elle ne comprend pas, lève les épaules, regarde son mari, hésite et répond.* — Je ne comprends pas.

LE COLONEL. — I should like very much to kiss you ? (*Il se touche les deux joues de l'index pour montrer ce qu'il veut.*)

VIVETTE, *même jeu l'imitant, puis croyant comprendre.* — Ah ! vous voulez vous raser ? Vous pouvez, la chambre de bain est libre. Yes, vous pouvez, yes, yes.

LE COLONEL. — Aoh thanks, you are very nice. (*Et il l'embrasse posément sur les deux joues.*)

GASTON, *éclatant.* — Nom de nom de mille millions de nom de nom !!!

LE COLONEL. — What's the matter ? Do you want me to kiss you too. (*Il va à Gaston, lui prend la tête entre les deux mains et l'embrasse comiquement sur le front.*) You are good fellow. (*Puis il va à la porte du fond, toujours souriant, fait un signe amical de la main et sort en disant :*) Bye bye, see you soon. (*Gaston et Vivette restent un instant médusés, mâchant leur chewing-gum.*)

SCENE II

VIVETTE, GASTON

GASTON, *s'affalant sur une chaise*. — Ouf !... je renonce à comprendre... ma parole, il est fou !

VIVETTE. — C'est toi qui n'es pas normal.

GASTON, *se redressant*. — Ah ! je ne suis pas normal, moi ? Tu vas voir comment je m'en vais lui botter le derrière à ce... à ce...

VIVETTE, *méprisante*. — C'est cela : va lui botter le derrière... en anglais.

GASTON. — Et moi, je te conseille de te taire en français ! (*Se surprenant à mâcher nerveusement son chewing-gum il le jette à terre.*) Pouah ! Il m'empoisonne avec son chewing-gum ! Je ne comprends pas qu'une race soi-disant civilisée, ne trouve rien de plus esthétique que de mâchonner comme des ruminants, à longueur de journée ? Des grands enfants mal élevés ! Voilà ce qu'ils sont !

VIVETTE. — Dans ce cas, je ne m'explique pas ta jalousie ?

GASTON. — Je ne peux pas me laisser ridiculiser plus longtemps par un yankee qui n'a aucun sens des convenances et une femme qui se pâme devant ses sourires de cow-boy à la manque !

VIVETTE, *ostensiblement*. — Hi ! hi ! hi !

GASTON. — Qu'est-ce que tu dis ?

VIVETTE. — Moi ? Rien. Tu m'amuses : je ris.

GASTON, *furieux*. — Ah ! je t'amuse ?... (*Sonnerie du téléphone. Il va répondre.*) Allo ?... Allo ?... Oui, c'est ici... Lui-même... Qui ?... La gérance Bardet ?... Non, monsieur il y a erreur. Comment ?... Mais je proteste... jamais de la vie !... jamais je n'ai loué de villa.. Hein ? La villa des Cèdres, douze pièces... Mais voyons monsieur, je n'ai pas d'enfants, je suis seul avec ma femme, que voulez-vous que je fasse de douze pièces... Quoi ?... Comment, louée à mon nom, c'est un peu raide !... Qui ?... Le colonel Patch ?... Il n'y a qu'à passer pour signer le bail ?... Mais de quoi est-ce qu'il se mêle encore, cet indivi-

du ?... Ah oui ?... Eh bien ! moi, je n'en veux pas de cette villa, vous comprenez !... je n'en veux pas !... je me fiche de votre appréciation !

VIVETTE, *intervenant vivement*. — Gaston, sois poli ! Ne refuse pas tout de suite !

GASTON. — C'est payé d'avance pour un an ?...

VIVETTE. — Tu vois bien !

GASTON. — Tais-toi ! (*Au téléphone.*) Je parle à ma femme... Quoi ?... Je m'en moque, faites-en ce que vous voudrez !...

VIVETTE. — Imbécile ! (*Lui arrachant le cornet des mains, au téléphone.*) Je parle à mon mari. Mais non, monsieur, attendez... attendez encore, cela peut s'arranger... Comment ? C'est Mme Nerfin... C'est cela, nous passerons lundi... Entendu, au revoir, monsieur. (*Elle raccroche.*)

GASTON. — Et tu vas encore m'affirmer que tu n'es pas complice.

VIVETTE. — Complice, moi ? De quel crime ?

GASTON. — Tu le sais mieux que moi. Vous vous entendez tous les deux pour me rouler ! Ah ! vous ne manquez pas de culot ! Si vous croyez m'avoir par des amorces de ce genre et filer le parfait amour sous mes yeux, tu te trompes ! Ah ! je vous vois venir : dégageons le petit mari de ses soucis d'argent, étouffons-le sous le confort et il s'estimera satisfait, il s'effacera gentiment en applaudissant, il fumera des gros cigares, il bouffera du chewing-gum pendant qu'on se sucera la pomme !...

VIVETTE. — Tu as fini ?

GASTON, *hurlant*. — Non, mon petit, je commence ! (*Il lui saisit les poignets.*) D'abord, tu vas m'expliquer à quoi rime cette histoire de villa !

VIVETTE. — Je te jure que je n'en sais pas plus que toi. Lâche-moi, tu me brutalises !

GASTON, *la repoussant*. — Tu ne mérites même pas ça.

VIVETTE. — Maintenant, calme-toi et écoute-moi.

GASTON. — Ah ! tu avoues !...

VIVETTE. — Non, je raisonne. S'il plaît au colonel Patch, en dehors de toute équivoque, de nous récompenser royalement : primo, c'est son droit ; secondo, nous serions bien bêtes de refuser.

GASTON. — Sans équivoque ?... Tu crois qu'on paie le loyer des gens et qu'on leur offre ainsi des châteaux, sans contre-partie ?

VIVETTE. — Il n'offre pas des châteaux, il a loué pour nous une villa...

GASTON. — Pour nous et pour lui, ne l'oublie pas.

VIVETTE. — Probablement, et après ? Il est sans doute très riche, cet Américain et ça l'amuse de nous faire plaisir !

GASTON. — De te faire plaisir, précisons.

VIVETTE. — Mais non, Gaston, à toi aussi. C'est peut-être une manie qu'il a d'être généreux. Alors, pourquoi n'en profiterions-nous pas ?

GASTON. — Toi, tu plaides trop bien sa cause pour ne pas être du complot.

VIVETTE. — Décidément, tu es incurable. Ah ! si tu avais une situation de tout repos, avec des rentes, je comprendrais, que tu te vexes, mais, avec ce que tu gagnes, il n'y a vraiment pas de quoi faire le gourmand !

GASTON. — Le peu que je gagne, je le gagne honnêtement.

VIVETTE. — Ce que tu peux être buté ! Je te dis qu'il ne me fait pas la cour. Jusqu'à preuve du contraire, c'est un homme sérieux, un soldat, qui s'est battu à la guerre. C'est peut-être un héros.

GASTON. — Voilà le grand mot ! Ah ! je l'attendais ce mot qui vous fait frissonner, toutes, tant que vous êtes ! Et qui te prouve que ce n'est pas un gangster ? Hein ?

VIVETTE. — Un gangster, lui ? Tu ne l'as donc jamais regardé ? Il a un beau regard franc, des manières douces, un sourire presque angélique, il sue la délicatesse, il...

GASTON, *surpris*. — Et quoi encore ? Tu vois comment tu te trahis.

VIVETTE. — Moi ?

GASTON. — Parfaitement : (*L'imitant.*) un sourire angélique... il sue la délicatesse... Et toi, tu sues l'amour ! Tu es toute pantelante d'admiration ! Ose dire non ?

VIVETTE. — Il n'est pas question d'amour. Mais je l'admire. C'est mon droit.

GASTON. — De l'admiration à l'amour, il n'y a qu'un faux-pas... et tu ne désires que trébucher !

VIVETTE. — En voilà assez ! Ta conduite est outrageante. Tes soupçons m'offensent et s'il faut continuer de vivre avec un quinteux et un jaloux de ton espèce... eh bien ! je le ferai, le faux-pas ! Tiens-le toi pour dit ! Au revoir. (*Elle se dirige vers la porte de l'appartement.*)

GASTON. — Où vas-tu ?

VIVETTE. — Laver les chaussettes.

GASTON. — Mes chaussettes ? Pourquoi mes chaussettes ?

VIVETTE. — Parce qu'elles sont sales, figures-toi ! Paie-moi une bonne, cela t'évitera de poser des questions aussi stupides ! (*Elle sort en claquant la porte.*)

SCENE III

GASTON, puis CLEMENCE

(*Gaston a fait un mouvement pour la suivre, en disant : « Vivette, je... » Mais elle lui a fermé la porte au nez. Alors, excédé, il crie à travers la porte.*)

GASTON. — Oh !... O...h ! O...h ! ! ! Je t'en donnerai moi, des bonnes, une demi-douzaine, pour que tu puisses te consacrer à ton colonel !... Tu vas voir de quelle... de quelles chaussettes je me chauffe ! (*Traversant la pièce, il butte sur une boulette de chewing-gum qu'il avait lancée à terre ; il trébuche mais la boulette s'est collée à son soulier, il la prend et la rejette furieusement à terre.*) Zut ! encore cette

cochonnerie de chewing-gum ! Ah ! je lui en ficherais, moi, du chewing-gum sur la figure ! Parfaitement, mon colon !... sur la figure ! ! ! (*Ce jeu de scène peut naturellement se mimer sans chewing-gum. On frappe au fond.*) Qu'est-ce que c'est ? Entrez. (*La porte s'ouvre et Clémence entre timidement.*)

GASTON. — Eh bien ! ne vous gênez pas ! Et la sonnerie ?

CLEMENCE, *elle mâche du chewing-gum.* — Excusez-moi, monsieur... on ne répondait pas... alors...

GASTON. — Que désirez-vous ?

CLEMENCE. — Je suis la bonne.

GASTON. — Quelle bonne ?

CLEMENCE. — La bonne à tout faire.

GASTON. — Qu'est-ce que vous me chantez-là ?

CLEMENCE. — C'est bien chez M. Nerfin ici ?

GASTON. — Je commence à en douter, madame !

CLEMENCE. — Pourtant, c'est marqué sur la porte.

GASTON. — Possible, madame, mais je n'ai pas engagé de bonne à tout faire.

CLEMENCE. — Vous devez vous tromper... ou alors c'est votre dame qui...

GASTON. — Ce n'est pas ma femme qui commande ici. Ni moi non plus, d'ailleurs.

CLEMENCE. — Ah ?... C'est ni vous, ni votre dame ? Alors qui c'est-y qui...

GASTON, *brusque.* — Qui c'est-y qui quoi ?

CLEMENCE. — Qui m'a payée d'avance pour travailler chez vous ?

GASTON. — Vous devez le savoir.

CLEMENCE. — Non, monsieur. On m'a seulement remis cette lettre pour vous au bureau de placement. (*Elle lui donne la lettre.*)

GASTON, *lisant*. — « Madame Clémence Nicolin est engagée comme bonne à tout faire, cuisinière, chez Monsieur Gaston Nerfin, 18, rue Saint-Jacques. Conditions : 6000 francs par mois, nourrie mais non logée. Entrée immédiate. Les gages seront versés par le colonel Patch. La susnommée a déjà reçu à l'avance son traitement pour trois mois. Agence Nolos... » Et vous trouvez ça normal, vous ?

CLEMENCE. — Je ne me pose pas de question, monsieur.

GASTON. — Et pour cause... Qu'est-ce que vous avez dans la bouche !

CLEMENCE. — Du chewing-gum, monsieur.

GASTON. — Du chewing-gum ? Vous n'avez pas honte, à votre âge !

CLEMENCE. — Il paraît que c'est bon pour les gencives.

GASTON, *péremptoire*. — C'est dangereux ! Pour tout ! D'abord ça donne le ver solitaire.

CLEMENCE. — Monsieur veut rire...

GASTON. — En ai-je l'air ? Vous vous appelez Clémence Nicolin ?

CLEMENCE. — Oui, monsieur. J'ai de bons certificats.

GASTON. — Je m'en fous ! Savez-vous l'anglais ?

CLEMENCE. — Non, mais je fais la cuisine française.

GASTON. — Ce n'est pas une cuisinière qu'il me faut, c'est une interprète.

CLEMENCE. — Excusez-moi, monsieur. Alors...

SCENE IV

LES MEMES, LIL, puis VIVETTE

(*Clémence suivra cette scène l'air inquiet, retirée dans un coin, attendant que l'on fixe son sort.*)

LIL, *entrant brusquement*. — Coucou ! On peut entrer ?... Bonjour, Gaston... Bonjour, madame.

GASTON. — Bonjour, Lil.

LIL. — Je vous dérange ?

GASTON, *bourru*. — Non !

LIL. — On ne le dirait pas. Vivette est ici ? (*Mâchant du chewing-gum, elle porte un petit chapeau qui a tout du bonnet de police américain. Bref, un ensemble très sport, montre qu'elle veut se faire remarquer des permissionnaires. Elle peut avoir une jupe aux couleurs de l'oncle Sam et un lainage sur lequel est brodé un insigne de l'armée d'occupation.*)

GASTON, *même jeu*. — Naturellement qu'elle est ici. Elle ne bouge plus de la maison depuis dix jours.

LIL, *avidement*. — Et lui ?

GASTON. — Qui, lui ?

LIL, *même jeu*. — Le colonel, voyons !

GASTON. — Ah ! ça oui, il est ici. Il est tout ici ! Il est totalement ici. (*Criant.*) Il n'y a même que lui ! Lui toujours ! Lui partout ! ! !

VIVETTE, *entrant du jardin*. — Qu'est-ce qui se passe ?... Ah ! c'est toi, Lil. (*Un temps bref, durant lequel Gaston a successivement dévisagé les trois femmes qui mâchent du chewing-gum. Cela doit être très apparent.*)

GASTON (*mettez-vous à sa place*). — Il se passe que j'en ai par-dessus la tête ! Il se passe que la raison s'égare à voir le manège ridicule de toutes les femmes qui ne savent plus qu'inventer pour plaire aux soldats de la divine Amérique. (*Le ton monte crescendo jusqu'à sa sortie.*) Ce ne sont plus des hommes, mais des héros ! Que dis-je, des dieux ! Pâmez-vous, mesdames, à la vue de tout ces uniformes kakis ! Minaudez la bouche en cul de poule ! Collectionnez des souvenirs ! Parez-vous de trophées. Lil a son bonnet de police de fantassin et ses insignes de parachutistes sur le sein gauche ! Ma femme a des décorations de tankiste sur le cœur, des aiguillettes d'adjudant sur sa coiffeuse et un colonel dans l'appartement. Vivent les Américains ! On se dispute leurs boutons de culottes, comme des étincelles

de gloire ! On trotte, on guette, on accoste, on chasso le yankee ! Ah ! tenez : vous me faites pitié ! Vous vous imaginez déjà vedettes de cinéma ou star à Hollywood par la seule vertu du chewing-gum. Parlons-en de cette épidémie qui désarticule toutes les mâchoires. Non, mais, regardez-vous, mesdames ! Allez, sucez, mastiquez, salivez, triturez, broyez ! Ne vous gênez pas, tout le continent n'est bientôt plus qu'une énorme bouche qui mâche, qui mâche, qui mâche sans trêve ! Une immense bouche hallucinante ! Une frénétique bacchanale de ruminants ! Un sabbat de mandibules ! Plus de repos, plus de détente ! C'est un cauchemar, un cauchemar infernal ; vous m'entendez ? (*Un temps ; essoufflé, changeant de ton.*) Ouf !... Là-dessus, je te présente la bonne à tout faire que t'envoie ton colonel-providence. Elle a des certificats, du chewing-gum au bec et ne sait pas l'anglais. Fais-en ce que tu voudras. Mais moi, je l'ai déjà moralement foutue à la porte. Et maintenant, le civil insignifiant va prendre l'air, le mari sans grade et sans gloire vous salue ! (*Il sort au fond. Les trois femmes ont écouté, de plus en plus ahuries. Elles n'auraient d'ailleurs pas pu placer un mot.*)

SCENE V

LIL, VIVETTE, CLEMENCE, *un moment*

LIL. — Est-ce que ton mari est devenu fou ?

VIVETTE. — Je commence à le croire.

LIL. — Quelle véhémence !

VIVETTE. — L'imbécile, il en était presque beau.

CLEMENCE, *qui se demande si on l'oublie.* — On dirait que le chewing-gum lui monte au cerveau.

LIL. — J'ai cru qu'il allait s'étouffer.

VIVETTE, *à Clémence.* — Qui vous envoie, madame, je n'ai rien compris à son histoire.

CLEMENCE. — C'est le bureau de placement. Je suis engagée chez vous comme bonne à tout faire cuisinière... payée d'avance.

VIVETTE. — Par qui ?

CLEMENCE. — Je ne sais plus le nom. Votre mari a gardé la lettre. C'est un colonel, je crois.

VIVETTE. — Ah ! bien. J'éclaircirai la chose. Ayez l'obligeance de repasser lundi à onze heures. *(Elle va lui ouvrir la porte du fond.)*

CLEMENCE. — Merci, madame. Mais dites bien à votre mari que moi, je ne tiens pas spécialement au chewing-gum... c'était par hasard que...

VIVETTE. — Mais oui... mais oui... revenez lundi.

CLEMENCE. — C'est entendu. Au revoir, madame. *(Elle sort et Vivette l'accompagne jusqu'à la porte extérieure. Se sentant seule, Lil court à la porte de la chambre du colonel et essaie de voir par le trou de la serrure. Vivette rentre et la surprend dans cette position.)*

VIVETTE. — Eh bien, Lil, ne te gêne pas.

LIL. — Je voulais simplement savoir s'il était là.

VIVETTE. — Qu'est-ce que ça peut te faire ?

LIL, *embarrassée*. — Tu comprends... je l'ai rencontré plusieurs fois. Et l'autre jour, tu sais, quand je suis venue vous voir... nous sommes sortis ensemble... Il m'a offert le thé... et puis... et puis...

VIVETTE. — Et puis quoi ?

LIL. — Il s'est établi... je ne sais comment dire... une sorte de contact... une certaine intimité... Enfin, je suis sûre que je lui plais.

VIVETTE. — Il te l'a dit ?

LIL. — Non, mais... il a été si prévenant, si éloquent...

VIVETTE. — Il parlait sans doute de la pluie et du beau temps.

LIL. — Penses-tu. En me tenant les mains ?

VIVETTE. — Ça se fait beaucoup en Amérique, à tout propos. *(Un temps.)* Moi, c'est différent... il m'embrasse.

LIL, *alarmée*. — Ah?... amicalement sans doute ?

VIVETTE, *qui s'est trop découverte*. — Bien sûr. Tu sais, c'est un homme plutôt froid. J'ai l'impression qu'en lui donnant une femme, il faudrait lui remettre aussi la manière de s'en servir.

LIL. — Tu exagères.

VIVETTE. — Non, c'est sa nature, il est ainsi.

LIL. — Avec toi peut-être, car à moi, il m'a fait la cour d'une façon... d'une façon qui ne trompe pas.

VIVETTE. — Je me demande avec quel vocabulaire ?

LIL. — Les mots importent peu, avec des yeux comme les siens. (*S'approchant de la chambre du colonel.*) Qu'est-ce qu'il peut bien faire ?... Si tu l'appelais ?

VIVETTE. — Ah non ! Pour qui nous prendrait-il ?

LIL. — Il serait peut-être ravi.

VIVETTE. — Ravi ou pas, c'est inutile : il n'est pas ici en ce moment.

LIL. — Pourtant Gaston disait tout à l'heure...

VIVETTE. — Gaston s'est trompé.

LIL. — C'est dommage, parce que je voulais lui donner quelque chose. Des mouchoirs marqués à ses initiales.

VIVETTE (*ça ne lui plaît pas*). — Tu veux donner des mouchoirs au colonel ?

LIL. — Cela te surprend ?

VIVETTE. — Mais tu es folle !

LIL. — Oui, Vivette, je crois que je suis folle. Folle d'amour.

VIVETTE. — Tu plaisantes.

LIL. — Non, Vivette.

VIVETTE. — Tu l'aimes ?

LIL. — Oui.

VIVETTE. — Tu l'aimes d'amour ?

LIL. — Oui, je l'avoue. Que veux-tu, je le trouve beau, élégant, séduisant. Il me trouble, j'en rêve le jour et la nuit. (*Soupirant.*) Ah ! je me demande ce que je vais devenir ?

VIVETTE. — Ma pauvre Lil, je vais te causer une grande déception. Cela me chagrine, mais c'est indispensable.

LIL, *vivement*. — Il est marié ?

VIVETTE. — Non.

LIL. — Alors, que veux-tu dire ?

VIVETTE. — Qu'il te faut renoncer tout de suite si tu ne veux pas souffrir inutilement.

LIL. — Pourquoi ?

VIVETTE. — Oh !... pour rien...

LIL. — J'insiste. Vivette.

VIVETTE. — Parce que c'est moi qu'il aime. Parce qu'il est en train de faire des folies pour me conquérir.

LIL. — Tu parles sérieusement ? Et Gaston, qu'en fais-tu ?

VIVETTE. — Gaston ? Tu l'as vu : il n'est plus possible. C'est lui qui finira par me jeter tout à fait dans ses bras.

LIL. — Et... tu es bien sûre d'être aimée ?

VIVETTE. — Voyons, Lil, réfléchis : voilà un homme qui m'apporte chaque jour des fleurs, un homme qui me paie une bonne, un homme qui m'offre une villa de douze pièces, un homme qui...

LIL. — Une villa ?... Vivette, tu es sa maîtresse.

VIVETTE, *ferme*. — Non ! Pour qui me prends-tu ?

LIL. — Non ?... Tiens... Et toi, est-ce que tu l'aimes ?

VIVETTE, *petite moue*. — Moi ?... je le trouve sympathique.

LIL. — Naturellement, tu comptes divorcer pour l'épouser?

VIVETTE, *désinvolte*. — Je ne sais pas encore, je verrai...

LIL, *révoltée*. — Ah ! tu verras ? Eh bien ! moi, je te conseille de voir tout de suite ! C'est trop injuste à la fin. Il te gâte et tu fais la fine bouche. Tandis que moi, c'est sincère. D'ailleurs, j'en aurai le cœur net. Quand je lui ai dit que je l'aimais, il était radieux.

VIVETTE. — Parce qu'il n'a pas compris.

LIL. — Pas compris ? Je lui ai dit : « I love you », en pleine figure.

VIVETTE. — Tu as dit « I love you »... je vous aime ?

LIL. — Parfaitement, j'ai dit « I love you », et sans bavures. C'est tout ce que je sais d'anglais, mais je le sais bien. Alors, je n'ai répondu que cela, à tout ce qu'il me disait.

VIVETTE. — Tu t'es jetée à son cou et c'est par politesse qu'il ne t'a pas repoussée.

LIL. — C'est peut-être aussi par politesse qu'il m'a prise dans ses bras ?

VIVETTE. — Tu mens. C'est un gentleman.

LIL. — D'accord, mais un gentleman qui m'aime.

VIVETTE. — Ma pauvre Lil tu t'illusionnes. Il a eu un moment de faiblesse, c'est tout. Enfin, je t'avertis loyalement que tu perds ton temps.

LIL, *allant à la porte du colonel*. — C'est ce que nous allons voir !

VIVETTE. — Lil, n'ouvre pas cette porte !

LIL. — Ah ! je le savais bien. Il est ici.

VIVETTE. — Non, te dis-je ! Mais je ne vois pas ce que tu irais faire dans une chambre où moi je n'entre jamais en son absence.

LIL. — Tu préfères sans doute y aller en l'absence de ton mari.

VIVETTE. — J'y vais quand cela me plaît.

SCENE VI

LES MEMES, GASTON

GASTON, *entre brusquement, furieux, brandissant une lettre.* — Cette fois, la manœuvre est claire. Tous les records du culot sont battus ! Ah ! il ne manque pas d'audace, le colon yankee, le don Juan du Colorado ! Il procède par étapes avec un calme et un cynisme déconcertants !... Au fait, pourquoi se gênerait-il, quand la cinquième colonne est dans la place ? Hein ?

LIL. — Que voulez-vous dire ? Si vous croyez que je vous espionne, je peux m'en aller.

GASTON. — Non, restez, Lil ; ce n'est pas vous la cinquième colonne. C'est cette femme-là ! Cette épouse adultère camouflée en ange du foyer !

VIVETTE. — Gaston ! Un mot de plus et je quitte cette maison pour toujours !

GASTON. — Pas avant de m'avoir expliqué ce que signifie cette lettre !

VIVETTE. — Si tu veux que je t'écoute, commence par être poli et dis des choses sensées.

GASTON. — Des choses sensées ? Tout ce qui se passe ici est insensé. Lil, je vous prends à témoin... (*Voyant que Lil mâche du chewing-gum.*) Mais d'abord, foulez-moi loin ce chewing-gum, ou je fais un malheur !

VIVETTE. — Veux-tu t'expliquer, à la fin ?

GASTON. — Voilà, tenez-vous bien, Lil ; je viens de trouver cette lettre dans la boîte. (*Lisant.*) « Madame, j'ai eu tantôt la visite du colonel Patch de l'armée américaine. Celui-ci, sachant votre union infructueuse, aimerait que vous consentiez à un examen afin d'en déterminer la cause. Il me prie de vous informer qu'il assumera les frais de cette consultation et de vous proposer un rendez-vous. Si vous approuvez cette démarche, veuillez vous présenter à mon cabinet, mardi à 15 heures. Signé : Docteur Wilder. » Que dites-vous de ça, Lil ? (*Vivette est muette de surprise.*)

LIL. — Je ne sais pas.. je ne comprends pas.

GASTON. — Ah ! vous ne comprenez pas ? C'est pourtant bien simple : On profite de mon hospitalité pour séduire ma femme. Après quoi, sachant que je tire le diable par la queue, on tente d'endormir mes scrupules en payant mon loyer, en me procurant une bonne, une villa et Dieu sait quoi encore... Vivette, éblouie, prévoit de refaire sa vie. Mais le monsieur veut des enfants... alors il prend ses précautions. Et tout ça se passe comme si je n'existais pas. Ma parole, ils ne doutent pas de la puissance de l'argent les Américains. Ah ! si je ne réagissais pas, un beau matin, on se réveillerait divorcés sans qu'on le sache. Voilà la méthode, Lil ; en amour, comme dans les sardines. On achète les actions en douce et quand on a la majorité, on fout le patron à la porte !

VIVETTE. — C'est tout ? Je peux parler ?

GASTON. — Défends-toi si tu peux.

VIVETTE. — Primo : quoi que tu supposes, j'ignore tout de cette démarche auprès du médecin...

GASTON. — Alors, peux-tu m'expliquer comment il sait que depuis deux ans, nous désespérons d'avoir un enfant ?

VIVETTE. — Je me le demande avec autant de curiosité que toi.

GASTON. — C'est difficile.

VIVETTE. — Secondo : tes accusations me blessent profondément. Depuis deux jours tu te conduis comme un goujat, tu me fais une vie insupportable ! S'il arrive un malheur, c'est toi, toi seul qui l'auras voulu !

GASTON. — Ça alors ! C'est énorme !

VIVETTE. — Enfin, est-ce ma faute si le colonel a des attentions pour moi ?

GASTON. — Des attentions !... Elle est modeste. Il a déjà dépensé plus que je ne gagne en un an.

LIL. — Moi, je trouve que Gaston a raison.

VIVETTE. — Oh ! toi... naturellement ; tu seras toujours contre moi.

LIL. — Non, mais... sois logique : que me disais-tu tout à l'heure ?

GASTON. — Que vous a-t-elle raconté ?

LIL. — Oh ! rien. Seulement, Vivette, permets-moi de te dire que dans tout cela, tu oublies une chose, c'est que tu es mariée.

VIVETTE. — En tout cas, toi, tu n'oublies jamais que tu ne l'es pas.

LIL. — C'est mon droit, je suppose.

VIVETTE. — Sans doute, mais tu en abuses.

LIL. — Et de tes devoirs d'épouse, est-ce que tu en abuses, toi ?

VIVETTE. — Moi, je me mêle de ce qui me regarde.

GASTON. — Silence, Vivette ! Lil a raison. Jusqu'à plus ample informé, tu es ma femme ! Je dis bien jusqu'à plus ample informé, parce qu'il faut s'attendre à tout avec ces Mohicans. Et tant que tu porteras mon nom, je ne permettrai pas que tu te conduises comme une créature de rien du tout, comme la dernière des...

VIVETTE. — Fais attention à ce que tu dis, Gaston ! Si tu persistes à me traiter ainsi, lu t'en repen-tiras. Moi aussi, j'en ai assez, tu m'entends ? Quand on veut jouer les grands outragés, il faut avoir des preuves.

GASTON. — Des preuves ? Mais nom d'un chien, qu'est-ce qu'il te faut ? Et cette lettre, ce n'en est pas une peut-être ? Et les cadeaux ?... et le loyer ?... et la bonne ?... et la villa ?

VIVETTE. — Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce que ça prouve ? Rien du tout !

GASTON. — Me prends-tu pour un imbécile ? Ça prouve que...

VIVETTE. — Ça prouve que le colonel se fait des idées. Je reconnais qu'il a des égards pour moi, qu'il m'aime peut-être ! Mais rien ne te permets de supposer que moi, j'éprouve un sentiment quelconque pour lui.

LIL. — Que tu dis. Pourtant tu te laisses embrasser.

VIVETTE. — Fraternellement. C'est arrivé deux ou trois fois et devant Gaston.

LIL, *détachée, perfide*. — Ah ! si Gaston permet... c'est différent.

GASTON. — Moi ? Mais je ne permets rien du tout ! Seulement, on se passe de mon avis. On supporte ma présence parce qu'on ne peut pas faire autrement.

LIL. — Dans ces conditions, je me demande pourquoi vous le gardez chez vous ?

GASTON. — Il n'y sera plus longtemps je vous en réponds ! Dès son retour, je le flanque à la rue.

VIVETTE. — Il faudrait avoir des biceps pour cela.

GASTON. — Sois sans crainte, je saurai m'y prendre. Et si son avenir t'inquiète, tu n'auras qu'à le suivre !

VIVETTE. — Oh ! je ne me fais pas de souci pour lui. Il trouvera tout de suite une jeune fille prolongée pour le recueillir... N'est-ce pas, Lil ?

LIL, *piquée au vif*. — Pourquoi pas. Il tomberait au moins sur quelqu'un d'honnête. Ce sont les filles sérieuses qui font les jeunes filles prolongées.

VIVETTE. — Tu veux dire que moi, je ne suis pas sérieuse ?

LIL. — Je ne dis rien, je constate.

VIVETTE. — Avoue plutôt que tu crèves de jalousie.

LIL. — Moi ? Ah ! non, alors... jalouse d'une femme qui se conduit comme une petite poule ?...

VIVETTE. — Une poule !... Tu as entendu, Gaston, elle me traite de poule. Et tu me laisses insulter ?

LIL. — En tout cas je plains ton mari.

GASTON. — Oh ! vous, Lil, taisez-vous, hein ! Je me passe de votre avis.

LIL. — Il ne fallait pas me le demander.

VIVETTE. — On n'a pas été te chercher.

LIL, *vexée*. — C'est bien, je me tais... Et je m'en vais. (*Elle va à la porte du fond.*)

VIVETTE. — C'est ce que tu as de mieux à faire.

LIL, *en sortant, insinuante*. — Je vous souhaite une charmante soirée.

VIVETTE. — Et c'est ce qu'on appelle une amie.

GASTON. — Elle est moins fautive que toi.

VIVETTE. — Naturellement, elle a toutes les qualités.

GASTON. — Tu l'as provoquée.

VIVETTE. — C'est elle qui a commencé.

GASTON. — Non, c'est toi.

VIVETTE. — Vous êtes toujours d'accord contre moi. Tu aurais dû l'épouser, cet ange de perfection.

GASTON. — Que vas-tu encore inventer ?

VIVETTE. — Rien... je me comprends...

GASTON. — N'embrouille pas les choses, veux-tu. Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, mais de toi et du colonel. Et maintenant que nous sommes seuls, j'exige une explication.

VIVETTE. — Ah ! non merci ! J'en ai assez de tes sottises et de tes jérémiades. Je t'ai déjà averti que je ne les supporterai pas plus longtemps.

GASTON. — C'est ta mauvaise foi qui est insupportable ! Ecoute, Vivette, fais un effort de sincérité. Il faut que je sache à quoi m'en tenir.

VIVETTE. — Alors, adresse-toi au colonel.

GASTON. — Vivette, prends garde. C'est très sérieux, écoute-moi.

VIVETTE. — Je n'ai pas le temps. (*Elle va à la porte côté jardin.*)

GASTON. — Où vas-tu ?

VIVETTE. — Préparer le dîner. Faire le travail de la cuisinière que tu as (*L'imitant avec mépris.*) moralement jetée à la porte ! (*Elle sort.*)

SCENE VII

GASTON, puis LE COLONEL

GASTON, *va et vient, rage.* — Ooo...h ! Ooo...h ! Quelle vie ! (*Brusquement il va au téléphone, mais il trébuche sur une boulette de chewing-gum et renverse une chaise.*) Zut ! Encore cette saloperie de chewing-gum ! (*Il la relève, va au téléphone et compose un numéro.*) C'est toi, Pierre ? Ah ! bon. Oui, c'est Gaston... Ecoute, comment dit-on en anglais : foutez-moi le camp ?... Pourquoi ?... Parce que j'en ai assez, moi, de ton Américain. Je m'en vais l'envoyer dérouter les ménages ailleurs !... Un malentendu ?... Penses-tu !... Je ne suis plus un gosse... Non, je ne veux pas me colleter avec lui... Oui, viens, tu lui diras que je ne veux plus le voir chez moi... Hein ?... C'est trop long à t'expliquer au téléphone. Oui, viens tout de suite... (*On entend siffler ou chanter derrière la porte du fond : « It's a long way to Tipperary »*) Attends, je crois qu'il arrive. Dis-moi vite comment on dit : foutez-moi le camp en anglais... Ça ne fait rien, dis toujours !... Comment, scram ?... Tu es sûr ?... Scram !... Merci. Dépêche-toi d'arriver, parce que moi, je ne réponds plus de rien. Scram ! C'est bien ainsi ; merci, à tout à l'heure. (*Il raccroche tandis que le colonel entre, jovial, avec un bouquet de fleurs.*)

LE COLONEL. — Hello Gaston, how are you ?

GASTON. — Ah ! vous voilà, vous ? Vous tombez à pic : je n'ai qu'un mot à vous dire !

LE COLONEL, *déposant le bouquet.* — Splendid ! Splendid ! (*Tendant une tablette.*) Chewing-gum ?

GASTON. — Ah non ! Fini ce truc-là ! C'est trop commode. D'abord, nous sommes dans un pays civilisé ici. Si vous êtes venus en Europe pour réquisitionner les appartements et abuser des femmes, vous pouvez le faire en pays conquis, mais pas chez nous, pas chez moi, vous comprenez ?

LE COLONEL. — What do you say ?

GASTON. — « You say... you say... » Je sais ce que je sais ! Et ce n'est pas mon habitude d'envoyer dire ce que j'ai à dire ! (*Frappant sur la table avec le plat de la main.*) Vous comprenez ? (*A ce moment, ils sont de chaque côté de la table.*)

LE COLONEL. — Not a word.

GASTON. — Vous croyez peut-être que je n'ai pas saisi votre manège, avec vos airs bonasses ? Un hypocrite, voilà ce que vous êtes ! Tenez, je vous méprise ! Je ne sais ce qui me retient de vous crier le mot de Cambronne !

LE COLONEL. — Cambronne ? Aoh yes !... Waterloo... m... !

GASTON. — Quoi ? Quel culot ! C'est moi qui vous le dis ! Parce que j'aime mieux crever que d'en passer par où vous voudrez. (*Frappant de nouveau à plat sur la table.*) Vous comprenez ?

LE COLONEL. — No.

GASTON. — Ah ! vous ne pigez pas ? Eh bien ! vous allez comprendre ! (*Frappant toujours de la même façon sur la table.*) Scramble... savez-vous ce que ça veut dire ?

LE COLONEL, étonné. — Scramble ?

GASTON, même jeu. — Parfaitement : scarmble !

LE COLONEL. — Scramble ? On the table, no ?

GASTON. — Comment, non ! (*Même jeu.*) Je vous dis scramble ! (*Il ponctue en frappant toujours à plat sur la table.*) Scramble !... Scramble ! ! !

LE COLONEL. — It's very amusing, but it's no good for the table. Wait a minute. (*Il déplie un journal sur la table et monte sur la table.*) Scramble... O.K. !

GASTON. — Mais, mille millions de pétards. Bougre d'idiot ! Je ne vous dis pas de monter sur la table, je vous dis de foutre le camp ! Vous ne savez donc pas l'anglais ? (*Le téléphone sonne, il court répondre, tandis que, debout sur la table, le colonel le regarde faire, goguenard.*) Ah ! c'est toi, Pierre... Plus tard ? Non, viens tout de suite, je ne m'entendrai jamais avec cet Iroquois ; je viens de lui dire : scramble... et il grimpe sur la table... il y est encore... Pourquoi forcément ? Scramble, ça veut dire grimper ? Ah ! c'est scam qu'il fallait dire ? Scramble ? Scram ? Oh ! puis zut ! Attends je te l'amène au téléphone. Dis-lui qu'il se

prépare à déguerpier et que tu viendras lui expliquer pourquoi dans un instant. Attends !... (*Il fait force geste au colonel pour lui dire de venir au téléphone.*) Hé ! Descendez... arrivez... c'est pour vous, on veut vous parler ! Téléphone... pour vous... (*Le colonel saute de la table et vient à l'appareil*)

LE COLONEL. — Hallo ? ... yes... Pierre..? yes... I understand. No, no, I feel quite at home here. Gaston is a very good fellow and Vivette is charming !... Good-bye Pierre. (*Il rend le cornet à Gaston et se dirige en souriant vers sa chambre. Avant d'y rentrer, il fait un signe amical à Gaston*) Bye bye Gaston, you are great. (*Il sort.*)

GASTON. — Tu es là ?... Qu'est-ce qu'il t'a dit?... Quoi ?... Ah ! il trouve que je suis rigolo ?... et que Vivette est charmante... et qu'il se plaît beaucoup chez nous... Mais, ma parole, il se fout de moi... quel souffle !... Ecoute, il faut venir tout de suite, je vais à ta rencontre pour te mettre au courant en chemin... Oui... Entendu, j'arrive. (*Il raccroche, prend le bouquet laissé par le colonel.*) Ça, c'est pour la concierge. (*Puis faisant le poing à la porte du colonel.*) Vieille sangsue, va !!! (*Il sort rapidement, au fond avec le bouquet sous le bras.*)

SCENE VIII

VIVETTE, puis LE COLONEL

(*Vivette ouvre prudemment la porte côté jardin, s'assure qu'elle est bien seule. Elle va sur la pointe des pieds au téléphone et compose un numéro, tournant le dos à la porte du colonel.*)

VIVETTE. — Allo ?... C'est toi, Suzanne... (*Le colonel a ouvert sa porte doucement. Il entre, reste immobile et écoute.*) Ecoute, Suzanne... est-ce que je peux aller chez toi ce soir ? Oui, j'ai quelque chose de grave à te dire... Oui... tu sais le colonel... qui... Eh bien ! je crois qu'il est fou de moi... je sens que rien ne l'arrêtera... Moi ?... je ne sais plus où j'en suis. Alors tu comprends, il faut que je prenne une décision... Peut-être que je passerai la nuit chez toi... demain je convoquerai le colonel pour savoir exactement quelles sont ses intentions. Tu traduiras... Merci, Suzanne, tu es un chou ! Toi au moins, tu comprends tout... Soit, à ce soir... Au revoir, à tout à l'heure. (*Elle raccroche, aperçoit le colonel et bredouille confuse :*) Oh ! pardon... je... je téléphonais à...

LE COLONEL, *en très bon français*. — A Suzanne, j'ai entendu.

VIVETTE, *troublée*. — Vous... vous avez compris?

LE COLONEL. — Oui, je n'ai pas perdu un seul mot.

VIVETTE. — Mais c'est affreux !

LE COLONEL. — Epouvantable !

VIVETTE, *effrayée, réalisant seulement qu'il s'exprime en français*. — Mais... mais...

LE COLONEL. — Mais quoi ?

VIVETTE. — Vous parlez français ?

LE COLONEL. — Presque aussi bien que vous.

VIVETTE, *petite fille*. — Oh ! non alors, ce n'est pas juste ! Vous avez triché ! Vous vous êtes moqué de moi !

LE COLONEL. — Cela vous déçoit que je parle français ?

VIVETTE, *boudeuse*. — Non, au contraire... mais pourquoi m'avoir joué cette comédie ?... Ce n'est pas chic !... C'est méchant, c'est...

LE COLONEL, *amusé*. — Alors, vous ne m'aimez plus ?

VIVETTE. — Je n'ai pas dit ça... (*Un temps*.) Et vous d'abord... que voulez-vous de moi ? Est-ce par amour que vous faites toutes ces bêtises... enfin, toutes ces gentillesse ?

LE COLONEL. — Mais, naturellement.

VIVETTE, *tremblante*. — Vous... vous m'aimez ?

LE COLONEL. — Oui, beaucoup.

VIVETTE. — Ah ! Alors c'est... c'est la catastrophe.

LE COLONEL. — Pas du tout. Vous n'aurez pas besoin d'aller chez Suzanne ce soir.

VIVETTE. — Plus que jamais, il faut que j'y aille. J'y resterai jusqu'à ce que...

LE COLONEL. — Ce soir nous dînerons au Palace.

VIVETTE. — Nous deux ?

LE COLONEL. — Nous deux, oui. Mais pas seuls, il y aura des invités.

VIVETTE. — Des amis à vous ?

LE COLONEL. — Des amis à nous. Il y aura Pierre, Lil et Gaston.

VIVETTE. — Gaston ? Impossible, ça ferait un drame. Il sait déjà que nous nous aimons.

LE COLONEL. — Il en sera enchanté !

VIVETTE. — Enchanté, lui ? Pourquoi ?

LE COLONEL. — Parce qu'il saura la vérité.

VIVETTE. — Si vous croyez que ça va le calmer !

LE COLONEL. — Tout le monde sera content, vous verrez.

VIVETTE. — Vous êtes donc magicien ?

LE COLONEL. — Mieux que cela : je suis votre oncle.

VIVETTE. — Vous ? Vous êtes mon oncle ?

LE COLONEL. — Eh oui ! Madame... Comme vous êtes ma nièce pour qui, paraît-il, je fais des folies.

VIVETTE. — C'est une blague. Maman n'avait qu'un frère... qui est mort aux Indes...

LE COLONEL. — C'est moi. Mais je vis.

VIVETTE. — Oh ! flûte alors !...

LE COLONEL. — Comment ,flûte ? Vous me préféreriez mort ?

VIVETTE. — Oui... Enfin non... je veux dire..., vous comprenez... c'est dommage que vous soyez mon oncle.

LE COLONEL. — Avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas être votre tante.

VIVETTE. — Non, mais vous auriez pu être... bien davantage.

LE COLONEL. — N'y pensez plus, Vivette, c'est mieux ainsi.

VIVETTE. — Mais c'est bien vrai au moins que vous êtes mon oncle ? Vous ne l'inventez pas pour... comment dire ? Pour opérer une retraite sans dégâts ?

LE COLONEL. — Non, Vivette. C'est la vérité pure simple et charmante.

VIVETTE. — Alors, comment se fait-il ?... (*On entend du bruit.*) Voilà Gaston !

LE COLONEL. — Je vous expliquerai... Embrassez-moi, ma nièce. On va lui jouer un tour à ce petit jaloux ! (*Il l'enlace.*)

VIVETTE. — Oh oui ! ça lui apprendra ! Serrez-moi bien fort dans vos bras. (*Ils s'étreignent en riant sous cape.*)

SCENE IX

LE COLONEL, VIVETTE, GASTON, PIERRE

(*Gaston et Pierre sont entrés. Médusés sur la porte ils regardent le couple enlacé.*)

PIERRE. — Trop tard, Gaston : tu es cocu. (*Le couple ne bouge pas et semble ne pas entendre.*)

GASTON, *prenant le ciel à témoin.* -- Ah ! misère. A quoi sert donc la bombe atomique ? (*Vivette et le colonel se séparent en riant.*)

VIVETTE. — Calme-toi, Gaston. C'était pour te faire mousser. Le colonel est notre oncle. Je suis sa nièce.

GASTON. — Qu'est-ce encore que cette histoire ? Ah ! non, ma petite, je ne suis pas l'idiot que tu crois. Trouve autre chose.

VIVETTE. — Je te répète que le colonel Patch est notre oncle.

GASTON. — C'est un mensonge. Tu en connais, toi, des Patch dans la famille ? Allons, Pierre, dis-lui ce que tu as à lui dire et qu'on en finisse !

PIERRE. — Sir, I should like to explain to you.,

LE COLONEL. — Ne vous fatiguez pas, Pierre, je sais très bien le français, mieux que l'anglais, certainement.

GASTON. — J'attends vos explications, monsieur !

LE COLONEL. — C'est facile. Voilà, je m'appelle Jules Pasche, frère aîné de la maman de Vivette. A vingt ans je suis parti pour les Indes. Après bien des voyages et des avatars, j'ai échoué aux Etats-Unis. Là-bas, je suis devenu Julius Patch, citoyen américain. Engagé dans l'armée, après l'Afrique la guerre m'a ramené en Europe. Dès que ce me fut possible, je me suis mis à la recherche de mes parents. Je n'ai plus trouvé que Vivette. Or, comme je suis riche et célibataire, j'ai décidé de faire des folies pour elle, comme vous dites. Dans trois semaines, je serai libéré et libre de vivre à ma guise.

VIVETTE, *joyeuse.* — Et voilà... tu peux rentrer ta bombe atomique.

PIERRE. — Mais c'est formidable. C'est épatalant ! Parce que vous savez, Colonel, il y a beau temps qu'on y croit plus aux oncles d'Amérique.

GASTON. — Pourquoi cet incognito ? Pourquoi cette comédie.

LE COLONEL. — Parce que j'adore m'amuser. Et puis, je voulais savoir si ma nièce et son mari méritaient qu'on les gâte, s'ils étaient dignes des projets que je caresse pour eux.

PIERRE. — Eles-vous satisfait de l'examen ?

LE COLONEL. — Très.

VIVETTE. — Vous êtes un chic colonel, mon oncle.

PIERRE. — Je crois qu'il y a quelqu'un dans le hall, on a frappé.

VIVETTE, *gamine, allant ouvrir*. — C'est peut-être la nouvelle bonne, n'est-ce pas mon oncle ? Si c'est elle, surveillez Gaston : il est dans le cas de faire explosion... moralement. (*Elle ouvre la porte.*) Ah ! c'est toi Lil ? Entre donc !

SCENE X

LES MEMES, plus LIL

LIL, *entre, gênée*. — Bonsoir, Excusez-moi, je ne veux pas vous déranger... j'ai oublié mon sac... Tout à l'heure.

VIVETTE, *joyeuse*. — Mais, ne reste pas sur la porte, Lil. Ne m'en veux pas pour mon humeur de tantôt, tout est changé.

LIL. — Merci. Je veux seulement prendre mon sac. Il est là sur le bureau. (*Comme il était resté sur le bureau ministre, elle le prend, hésite et en sort un petit paquet.*) Ah ! Pierre, je suis contente de vous trouver là. Voulez-vous dire au colonel que je voudrais... que je lui donne ce petit souvenir pour le remercier de m'avoir offert le thé. (*Elle lui tend le paquet et tous éclatent de rire.*)

LIL, *surprise*. — Qu'ai-je donc dit de si comique ?

LE COLONEL, *va la prendre par l'épaule et prend le paquet*. — Merci, Lil, vous êtes trop gentille. Cela me fait très plaisir.

LIL, *qui n'en revient pas*. — Mais vous parlez français ?

VIVETTE. — Comme un académicien !

LE COLONEL. — Je l'ai appris pour vous plaire Lil.

VIVETTE. — Et puis, tu ne sais pas tout, Lil, le colonel est mon oncle.

GASTON. — Il est le frère de sa mère. Il s'appelle Pasche.

LIL (*avec une nuance de regret.*) — Ah ? C'est vrai, tout ça ?

LE COLONEL. — C'est la stricte vérité. Ça a l'air de vous chagriner.

LIL. — Oh ! non, mais... quand je pense que vous avez compris tout ce que je vous ai dit... j'ai un peu honte.

LE COLONEL. — C'est ridicule, voyons. Vous étiez sincère, je suppose ?

LIL. — Oh ! oui ! ... trop... je l'aurais sans doute été moins si j'avais su que vous compreniez...

LE COLONEL. — Alors, c'est parfait ! Moi aussi, je suis sincère ; mes amis, je vous présente ma fiancée.

GASTON. — Bravo, Lil !

PIERRE. — Je vous félicite.

VIVETTE. — Oh ! Que je suis contente ! Lil, je serai ta nièce.

LIL, *très émue.* — Pardonnez-moi... je ne sais plus quoi dire... c'est bête... Mais aussi, on prévient les gens.

LE COLONEL. — Eh bien ! c'est fait à l'américaine, mais c'est fait.

PIERRE. — C'est vexant tout de même, dire que je me suis éreinté à faire l'interprète pour des prunes.

LE COLONEL. — Vous serez récompensé de vos peines. Vous irez me remplacer à la direction de ma fabrique à Baltimore.

PIERRE. — A Baltimore ! Oh ! Merci, colonel. L'Amérique ! Mon rêve !

LE COLONEL. — Tant mieux. Alors, c'est convenu. Ma chère Lil, permettez-moi de vous offrir... (*Il cherche du regard*) Mais ? ... Qu'est devenu mon bouquet ?

GASTON. — Aïe !... Zut !... Je l'ai donné à la concierge.

VIVETTE. — A la concierge ? Pourquoi ?

GASTON. — Tu comprends... j'allais me fâcher... alors...

VIVETTE. — Mon Dieu, que va-t-elle penser ?

PIERRE. — Que Gaston l'adore. Ce n'est pas grave.

LE COLONEL. — Cela ne fait rien. J'en trouverai un autre, n'est-ce pas, Lil ? I shal give you flowers every day, darling.

LIL. — Au secours, Pierre, je ne comprends plus. Il triche de nouveau.

PIERRE. — Le Colonel dit qu'il ne vous aime plus.

LE COLONEL. — Mauvais interprète ! J'ai dit que dès maintenant, je vous donnerai des fleurs tous les jours.

VIVETTE. — Vous êtes taquin, Pierre, mais vous n'êtes pas curieux.

PIERRE. — Moi, pourquoi ?

VIVETTE. — Vous allez remplacer mon oncle et vous ne lui demandez même pas ce qu'on fait dans sa fabrique.

LE COLONEL. — Ah ! ça, je ne sais si j'ose le dire.

VIVETTE. — Oh ! pourquoi ?

LE COLONEL. — A cause de Gaston. J'ai une fabrique de chewing-gum. (*On rit.*)

GASTON. — Eh bien ! mon oncle, maintenant je peux bien vous confier un secret... un secret qui va surprendre Vivette... et Lil aussi.

VIVETTE. — Dis vite !

GASTON. — J'adore le chewing-gum.

PIERRE. — Quand je serai là-bas, je t'en enverrai chaque semaine une tonne.

GASTON. — Inutile, mon vieux, j'ai déjà mon fournisseur. Regardez. (*Il sort un paquet de chewing-gum de sa poche et en offre au colonel.*) Chewing-gum, mon oncle ?

LE COLONEL. — Ah ! non merci, sans compliment. Moi, je l'ai en horreur !

RIDEAU

En vente aux Editions BILLAUDOT

FARDS (marque Yamilé, la meilleure marque française)

Fonds de teint, n° 52, modèle moyen, prix imposé . 33 50

N ^{os}		N ^{os}	
1	Rose très pâle.	6 1/2	Terreux pour vieillard.
1 1/2	Rose pâle.	7	Brun Africain.
2	Chair naturelle (femme.)	8	Rouge indien foncé.
2 1/2	Chair légèrement colorée	9	Rouge indien.
3	Teint naturel (homme).	10	Jaune brûlé égyptien.
3 1/2	Teint homme légèrement coloré.	11	Nègre.
4	Teint homme fortement coloré.	12	Noir ébène.
4 1/2	Teint homme foncé.	13	Jaune chinois.
5	Ivoire rachel foncé.	14	Ocre rouge pâle.
5 1/2	Ocre rosé pâle.	15	Ocre rouge foncé.
6	Brun pâle.	16	Brun jaunâtre.
		20	Blanc Pierrot.
		21	Orangé pâle.

N° 53 petit modèle, prix imposé . . . 20 ..

Rouge n° 1, rouge n° 2, rouge n° 3, rouge n° 4, vermillon, sang de bœuf.

N° 54 petit modèle, prix imposé . . . 20 ..

Bleu pâle, bleu électrique, bleu intensif, bleu à veine, bleu foncé, bleu moyen, blanc, noir, brun.

Mastic pour faux nez, n° 59, le bâton prix imposé . 30 ..

Crème à démaquiller, n° 80, la boîte prix imposé .
n° 81, le tube 51 ..

Poudres, n° 222 spéciale pour le théâtre, petit mod.
grand modèle . 45 50

Teintes: blanche, rachel, ocre, naturelle, naturelle spéciale, ocre 1, ocre 2, ocre 3, mauresque.

Trousses pour le grime, n° 70. Petite trousse amateur contenant 7 tout petits bâtons, prix . . 40 ..

n° 70 bis, trousse amateur contenant 2 bâtons
 n° 52, 4 petits bâtons et 2 crayons bois 60 bis,
 prix imposé .

Raisin pour lèvres, 1001 prix imposé
 clair, moyen, foncé, orange.

Crayon bois Yamilé pour le fard n° 60 bis, prix imp. 17 ..

Nuances: rouge, carmin, sang de bœuf, bleu foncé, bleu électrique, bleu pâle, gris-bleu, gris kohol, noir, brun, chatain, vert, jaune, blanc, rachel foncé.

Rouge à joues, n° 92, teintes nos 8, 12, 18, 20, 24,
grand modèle n° 63 bis prix imposé . . . 26 ..

Vernis à fixer les postiches, pet. mod. n° 63, prix imp. 14 50
grand modèle n° 63 bis prix imposé . . .

A LA MÊME LIBRAIRIE

Choix de pièces en 1 Acte pour hommes et femmes

A Cloche-pied	1 h. 1 f.	A propos de pattes	2 h.
A qui ? A qui	1 h. 1 f.	Par un jour de pluie	3 h.
Je vais m'en aller	1 h. 1 f.	7 rue de la Paroisse	3 h.
Odette dépêche-toi	1 h. 1 f.	La Sœur d'Agathe	3 h.
Les Coteaux du Médoc	2 h. 1 f.	Franches lippées	3 h.
La Demande	2 h. 1 f.	Madame Bigarrot n'y tient pas	3 h.
Une drôle de confé- rence	1 h. 2 f.	Un malade par procu- ration	3 h.
L'Invité	2 h. 1 f.	Tante Octavie	3 h.
Margot ferme la porte	2 h. 1 f.	Le Chauffeur	5 h.
Rival pour rire	2 h. 1 f.	Depuis ce matin	2 h.
Rosalie	1 h. 2 f.	Léonie est en avance	2 h.
Un Brochet de 14 livres	2 h. 2 f.	Une Femme indomp- table	4 h.
Caveau de famille	2 h. 2 f.	Un Frère	4 h.
Depuis six mois	2 h. 2 f.	Mademoiselle Cloarec	4 h.
Feu la mère de Madame	2 h. 2 f.	La Rosière de Crève- cœur-les-Aubépines	4 h.
Le Mari dans une peau de porc	2 h. 2 f.	On purge bébé	3 h.
Le Moyen de gagner le gros lot	2 h. 2 f.	La Petite pharmacienne	5 h.
Le Numéro 840.423	2 h. 2 f.	Qui me paiera	5 h.
Le Bonheur	3 h. 1 f.	L'Anglais tel qu'on le parle	6 h.
Le Chef de gare ma- gnifique	3 h. 1 f.	Contre appel	6 h.
Cloche fait des étin- celles	3 h. 1 f.	L'Ours et le pacha	6 h.
La Délaiisée	3 h. 1 f.	Le Peintre exigeant	5 h.
Les Vainqueurs de la Montagne Bleue	3 h. 1 f.	Maldonne	6 h.
Octave	4 h. 1 f.	T'es pris Grillot	7 h.
Qui êtes-vous ?	4 h. 1 f.	Le Saphir	6 h.
La Réponse d'Adhémar	4 h. 1 f.	La Boîte à musique	7 h.
L'Affaire de la rue Mouffetard	2 h. 3 f.		

PQ
2643
E53C5

Verlet, Albert
Chewing-gum

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

